



Tranchée après un bombardement violent.

ges; nous observâmes trois postes militaires enterrés tout auprès de nous. Nous ne remarquons pas comment l'un d'eux s'était éloigné pour aller voir les civils qui travaillaient. Soudainement, un caporal, se plaça entre nous et la frontière hollandaise et nous demanda d'un ton sec nos passeports, et ajouta-t-il : « ne faites pas un mouvement. »

Nous nous regardâmes étonnés et nous fîmes comprendre au soldat que nous nous crûmes en territoire néerlandais. Le militaire nous signifia qu'il n'avait pas à entrer dans ces considérations. Nous nous trouvions en territoire belge, point final. Nous étions prisonniers.

La correspondante du « Times » avait laissé ses passeports à l'hôtel; mon collègue Brusse exhiba son bouton dépoli du « Rotterdamsche Courant », et mes papiers étaient dans des conditions tout aussi brillantes. Tout à coup nous nous rendîmes compte de la cause de notre étrange aventure. Les Belges qui s'étaient réfugiés en Hollande voyaient depuis plusieurs jours nos manœuvres journalistiques le long de la frontière, et dans leur imagination exaltée — ce qui était compréhensible — ils nous avaient signalé comme tels aux postes belges. Nous nous mîmes en route avec deux hommes comme guides; toute la population nous regardait. L'ami qui nous avait ramassé si soigneusement et qui terriblement dur avait pris son fusil sous le bras à la façon des chasseurs, s'ouvrit tout à coup telle une marguerite et nous accorda un petit regard de son bon cœur.

Il s'excusa de nous avoir cueilli ainsi : « Mais les espions boches pululaient dans les environs. »

Par la pluie battante nous nous dirigeâmes par Selzaete vers le premier poste militaire. Maintenant que la première frayeur fut passée — l'arrestation foudroyante m'avait bien donné un coup dans l'âme, nous commençâmes à regarder autour de nous. Partout des maisons fortement abîmées, des arbres renversés. On commanda halte près d'une petite maison de paysan. Un capitaine belge vint à notre rencontre, son visage exprima l'étonnement quand il vit la troupe d'espionnage. Nous montrâmes les pièces précédemment décrites, estimées absolument insuffisantes; nous faisons remarquer aussi qu'il n'avait été nullement dans notre intention de fouler le territoire belge. « Je dois vous envoyer plus loin », dit le capitaine, et nous parlâmes.

L'ordre « faire suivre » s'était répandu quelque peu. Nos deux conducteurs qui par devoir s'étaient imposés à cette promenade fatigante dans la pluie, jetèrent le fusil sur l'épaule.

Le capitaine nous avait dit que nous étions prisonniers; qu'une balle pourrait suivre tout mouvement suspect. Mais, quand en sifflant d'une façon désagréable, quelques grenades avaient passé au-dessus de nos têtes, je priais mes conducteurs de ne pas considérer comme geste suspect une disparition brusque dans un fossé.

Ils trouvèrent notre franchise fort étrange et nous continuâmes notre chemin en bavardant, parta-



Un brancardier belge (1914). (Au commencement de l'occupation les brancardiers belges étaient autorisés à circuler librement).

geant fraternellement nos cigarettes, comme des espions civilisés. Tout à coup un homme déboucha d'un chemin latéral, agitant les bras et hurlant : « Ah, vous les avez! Tuez-les ces vauriens! » Ceci nous donna une idée de la psychologie de ce peuple, resté pendant plusieurs années courbé sous la tyrannie et l'oppression; il avait dû respirer dans une atmosphère de rapportage et d'espionnage; il pensait tenir une paire de ces vauriens. Ce fut le plus douloureux de notre pèlerinage : être considérés comme Boches; tous les sentiments de haine nous furent traduits par les regards des passants.

Encore un autre chemin, et une nouvelle halte. Nous nous trouvions sur une cour intérieure, tous les soldats nous regardaient méfiants. Nous fumions en silence nos cigarettes. La pluie tombait toujours perçante. Un officier nous introduisit. Une chaise pour notre collègue américaine, et nous, les deux autres prisonniers, fûmes amenés devant un major poli mais très sévère. De nouveau mon collègue expliqua d'un ton aimable et d'un geste gracieux la situation.

« Faire suivre au grand quartier à Assenede », conclut le major. Un ordonnance écrivit un ordre, les officiers s'inclinaient poliment et notre compagnie accrue d'une unité cycliste militaire se mit gravement en route. De nouveau nous passâmes le long de lignes interminables d'arbres, des échelles d'observation et des maisons démolies, nous avançâmes péniblement par les chemins boueux. Des soldats apparurent à toutes les maisons, notre société était tantôt l'objet d'expressions de haine de la population civile. Nous empochâmes plus d'une fois « Boches » qui d'ailleurs, je dois l'avouer, n'avaient rien épargné pour se rendre populaires. Nos conducteurs qui avaient compris un peu tardivement que nous préférions aussi être plutôt des Hollandais morts que des Boches vivants, commencèrent par se fatiguer, et ordonnèrent aux habitants de rentrer dans leur maison, pour prévenir un mouvement trop intense sur ces chemins situés dans la ligne de feu.

Nous passâmes à côté d'un soldat qui conduisait un civil dont la mise inspirait la comparaison. Nos gardiens nous racontèrent que c'était un es-

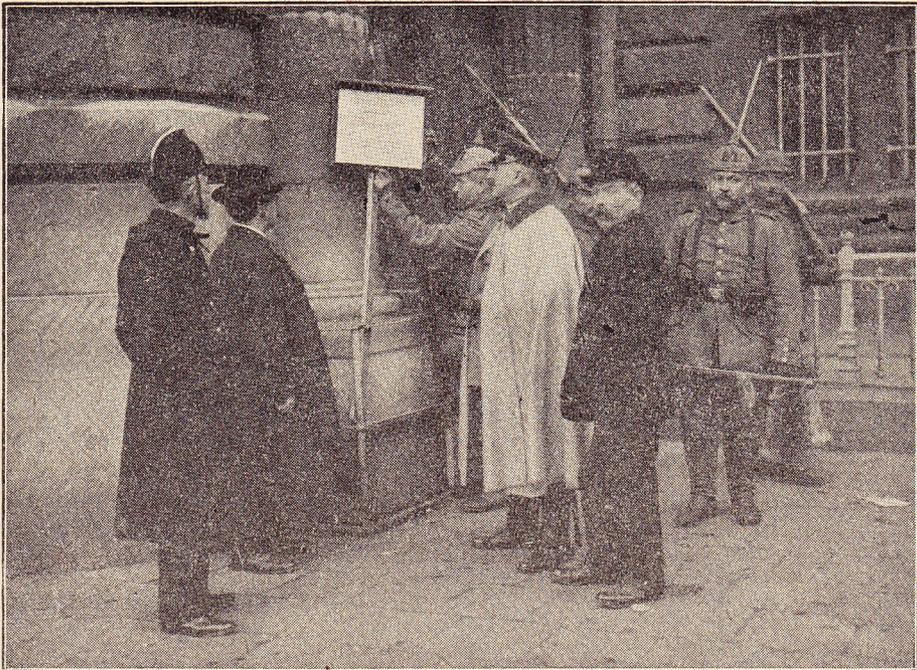
pion allemand, qui fut capturé le matin, au moment où il demanda aux postes belges où se trouvaient les patrouilles.

Puis nous passâmes auprès d'une cuisine roulante, qu'entouraient une centaine de soldats; tous accoururent pour nous voir. Ce ne fut pas amusant; mais je secouai tous les sentiments pénibles et je leur criai que nous reviendrons tout à l'heure luncher. Ils trouvèrent cela joyeux, et ils nous regardaient d'un tout autre œil.

Enfin nous arrivâmes au quartier où réside le colonel. L'affaire fut traitée dans le corridor. Le caporal expliqua tout. Le colonel nous regarda sévèrement et parla d'ordres rigoureux : « Faire suivre au quartier général. » La collègue américaine semble faire une impression fort remarquée; et notre collègue Brusse combat de nouveau avec de beaux gestes les présomptions du colonel qui avait l'air bien décidé.

Enfin il décida que nous pouvions rebrousser chemin. Et à nouveau nous marchâmes plusieurs kilomètres dans la pluie, mais cette fois mieux disposé : nous atteignîmes une cuisine roulante, où on servait précisément la soupe. Et en « no time », nous sommes assis parmi les bons gars, qui ont battu les Boches. Ils cherchent quelques plats, et nous mangeâmes une des meilleures soupes aux légumes qui nous fut jamais servie. Quelques poilus parlent anglais, puis nous parlions de nouveau néerlandais, nous riions à propos de tout et de rien. Un soldat timide, gêné pour la dame américaine, devint la cible des plaisanteries de ses camarades. Nous serrâmes bien des mains, nous embrassâmes l'excellent cuisinier, nous bûmes un bol à la santé de la Reine des Belges, nous mangeâmes le bon pain blanc d'un Belge qui nous l'offrit généreusement et quand nous partîmes ce furent des « Au revoir! »

Le retour fut un triomphe; nous fûmes ramenés exactement à la place où nous avions été arrêtés bien honteusement, et les mêmes curieux qui « nous avaient fait tourner dans la boîte, il y a quelques heures, furent témoins de notre heureux retour. La nouvelle de l'arrestation s'était répandue dans la ville comme une traînée de poudre. Il y avait



Affichage de l'horaire des trains à Anvers pendant l'occupation.

quelque déception dans tous les yeux quand nous fûmes si vite de retour. Nous avions été espions exactement pendant quatre heures; nous étions revenus après un splendide lunch. Cette sévérité était compréhensible pour qui connaissait la situation.

Les troupes belges touchaient avec leur extrême aile gauche à la frontière hollandaise; les Allemands avec leur extrême droite... et cela à moins d'un kilomètre de distance. Il y avait donc moyen d'espionner.

De plus à la frontière pulvaient des gens indésirables.

Le gouvernement néerlandais publia l'avis suivant :

« Le ministre des affaires étrangères a communiqué à son collègue de la justice, que l'attention de son Excellence est attirée, que l'annonce de l'arrivée éventuelle de fugitifs et d'évacués du Nord de la France à Roosendaal ainsi que dans d'autres endroits de la frontière belgo-néerlandaise, a provoqué visiblement l'arrivée d'agents de Banques néerlandaises qui espèrent pouvoir acheter à vil prix une grande quantité de bons de villes, que les réfugiés ont sur eux.

» Ces agents feraient accroire aux évacués que ces bons perdent leur valeur dès qu'ils ont quitté l'endroit qui les a émis, et que ces bons ne valent que ce que les agents leur offrent. Les Banques échangeront plus tard les bons et s'enrichiront ainsi au détriment des évacués.

» Les mêmes agents spéculent sur le change de l'argent ordinaire.

» Le ministre de la justice a porté cela à la connaissance de tous les agents et employés de la police, avec invitation d'agir le cas échéant dans ces affaires dans l'intérêt des fugitifs.

De notre côté la sévérité était aussi nécessaire. Les opérations militaires se déroulaient par intervalles.

Il ne fut pas publié d'autres communiqués que les suivants :

« Hier soir vers onze heures, les canons allemands à l'Est du canal de Gand ouvrirent le feu. Plusieurs projectiles tombèrent sur les premières

maisons de Selzaete, occupées par les Belges. Vers minuit le bombardement augmenta en intensité, les Alliés y prirent part. De grands feux de barrage s'élevaient dans la direction de Selzaete. Pendant toute la nuit tout se tut. Rien de changer dans la position des deux parties.

Un peu plus tard :

« Un silence brusque règne ici. Un calme qui paraît étrange après les violentes canonnades de ces derniers jours. Nous étions habitués au claquement du verre et aux formidables coups de tonnerre, qui se répercutaient jour et nuit jusqu'au Sas de Gand; ce silence nous surprit et nous rendit inquiets. Quand tout le monde croyait que l'armistice était cause du silence, les canons allemands tonnèrent de nouveau à l'Est du canal et jetèrent une vingtaine de projectiles sur le hameau De Katte. Un épais nuage de fumée s'éleva aussitôt d'un bâtiment, puis les canons se turent. Aujourd'hui on a planté plusieurs drapeaux à l'endroit où le canal coule parallèlement à la frontière néerlandaise, ils donnent l'impression de fête, signification qu'on ne veut évidemment pas leur donner. »

Ces drapeaux servaient à indiquer clairement les frontières, car leur direction bizarre y provoqua souvent des incidents.

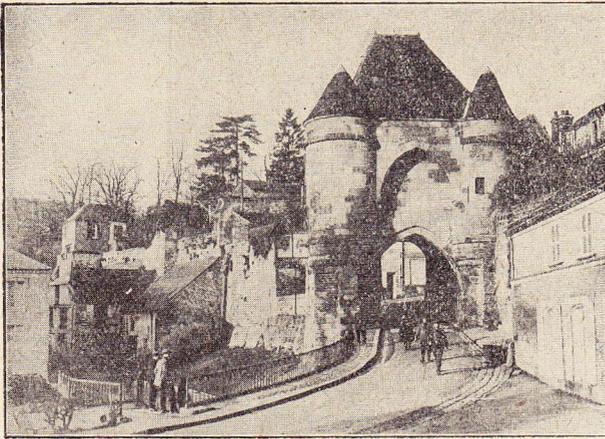
Les combats proprement dits se limitaient à des combats de patrouilles. Les reconnaissances allemandes se hasardaient encore au delà du canal, et il arriva que leurs patrouilles et les nôtres visitaient la même nuit la même fabrique. On se retira après quelques coups de fusil.

Mais le canon bombardait sans répit et cela provoqua de terribles scènes dans les villages qui étaient devenus maintenant une ligne de front.

Arrêtons-nous à Lovendegem, non loin de Gand. Écoutez comment les choses se passèrent là :

« A Lovendegem, les Allemands avaient placé leur artillerie au cimetière et autour du couvent. La population dut se fixer à Sleidinge. Comme on ne put obtenir de moyens de transports les infirmes, les malades et les vieillards s'étaient réfugiés dans les caves du couvent.

Se trouvaient là réunis soixante enfants arriérés,



La porte de la ville de Laon.

(le couvent était en même temps un institut pour enfants anormaux); cent cinquante malades qui n'étaient pas en état de marcher, quatre-vingts fous d'Eecloo. Le 31 octobre le bombardement était violent. De la cave on entendait les vitres et les pierres s'écraser sur le sol. Vers cinq heures du matin le couvent était en feu. L'élément destructeur fit d'abord rage dans la section des aliénés, les sœurs accoururent, mais cinq des malheureux périrent. On transporta les malades à l'extérieur.

On ne se douta pas encore du danger dans le bâtiment des enfants, une sœur ne put atteindre la porte, brisa une fenêtre et pénétra ainsi à l'intérieur pour donner l'alarme. Les petits s'encoururent, en criant, à travers les champs dans la direction de Gand. On dut arracher de la cave des malades paralysés par la frayeur. On les coucha dans le verger. De tous côtés, les grenades tombaient, les murs chancelaient et s'écroulaient, les toits s'effondraient, l'air était envahi par les avions. Le couvent était en flammes. La population était partie; le bourgmestre et les employés qui étaient restés à leur poste aidèrent à circonscrire l'incendie. Sur des charrettes et des brouettes on transporta les malheureux sous une pluie de bombes vers Sleidinge et Gand. Un Allemand envoya un grand camion pour les paralytiques; des enfants idiots furent entassés dans une charrette à pain attachée au camion. Nos premiers soldats apparurent à Sleidinge le 2 novembre. Le bombardement allemand commença, même histoire qu'entre la Lys et l'Escaut.

De l'autre côté du canal sifflaient nos obus, au-dessus de Saffelare.

Le 1er novembre on reçut ordre de préparer au couvent de la place pour cent hommes réquisitionnés à Eecloo. Il n'en vint que vingt-cinq: tous les autres s'étaient enfuis. Le 2 novembre les hommes valides de Saffelare durent se soumettre au contrôle dans la cour de l'institut. Y vinrent seulement trois infirmes. Le commandant allemand était furieux, il menaçait d'une amende de 10.000 mares, fit faire des recherches à domicile, et prit même des jeunes filles et des mères avec leur nourrisson comme otages.

Dans le couvent des Sœurs de Charité beaucoup de réquisitionnés restèrent cachés pendant huit jours.

Les Allemands emmenèrent les hommes trouvés dans le village et un peu plus tard on vit passer ceux de Desteley. On les avait cernés dans un bois.

Saffelare fut bombardé à partir du 3 novembre. Les grenades pleuvaient, les avions survolaient la commune.

On dut héberger des Allemands dans les maisons et dans le couvent; ils y restèrent jusqu'à l'armistice.

Pendant ces jours l'empereur visita encore une fois le front en Flandre. Il se hasarda jusqu'à Lokeren.

C'était au matin. Les habitants de Lokeren avaient reçu ordre de rester dans leurs maisons. Quelques rues et le marché furent interdits... Il y eut cependant des civils qui se hasardaient dans la rue, d'autres épiaient derrière les rideaux des fenêtres.

Quelque chose de spécial allait certainement se passer. Quelques autos de luxe arrivèrent sur le marché. Les troupes étaient rangées, les clairons sonnaient, les soldats présentaient les armes. Tout se passa sombrement. Ce fut une cérémonie tragique plutôt que solennel.

Des autos étaient descendus de grands chefs militaires, entourant l'empereur.

Guillaume II s'avança vers quelques officiers et les décora. C'était sa dernière apparition devant les troupes.

Il prit rapidement congé, et les autos filèrent. Quelques jours après, l'empereur allemand fuyait en Hollande. Dans cette petite ville des Flandres il accomplit probablement un dernier acte comme suprême homme de guerre.

Le temps des télégrammes à l'impératrice sur des victoires enflées et avec les mots bien connus: « Le bon Dieu nous a aidé puissamment », était passé, ainsi que celui des discours exaltés à des troupes qui anéantiraient l'ennemi.

La guerre finirait devant Lokeren. Déjà en 1914 la petite ville avait été menacée, mais le combat se déplaça brusquement. On vit alors ici les légions de fuyards de Termonde, quand cette malheureuse ville avait été incendiée.

Le 8 octobre 1914 on fit sauter les ponts à Lokeren. Beaucoup d'habitants quittèrent la ville; de Zèle affluaient des troupes de fuyards; quelques bombes tombaient dans l'après-midi. Vers quatre heures et demie tout était rentré dans le calme. Les Allemands arrivaient le 9 au matin. La longue occupation commença.

Les choses se passaient ainsi en 1914. Quatre ans après, en 1918, les Allemands s'enfuyaient. Lokeren reçut des milliers de réquisitionnés, malheureux West et Oostflamands, qui furent dispersés dans les environs. Exaarde en reçut un important contingent. C'était des scènes de misères indescriptibles. La grippe y fit rage. Les décès étaient nombreux.

Lokeren tremblait sous le passage de l'artillerie, charriots de butin et de matériel, entrecoupés de troupes arrassées. Ces caravanes interminables défilèrent par la grand'route, Gand-Anvers.

Au début de novembre on entendit le canon de bien près. Est-ce que Lokeren serait encore engagé dans la bataille? C'étaient des jours anxieux.

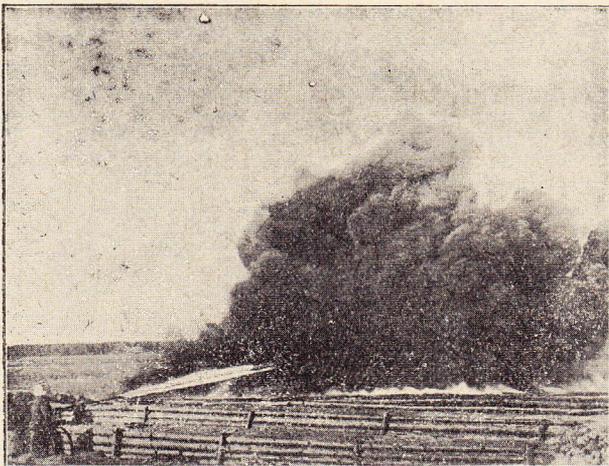
On prédit un bombardement; on parlait de la défense de l'Escaut. Il apparut en effet le 10 qu'un bombardement était inévitable. L'armistice épargna la ville de cette catastrophe.

Dans la région, les Allemands tentèrent encore de faire partir les hommes valides.

Ils avaient dissout le Bataillon de Travailleurs civils.

Von Blucher, major et commandant d'étapes à Gand, publia le 18 octobre l'avis suivant:

« Depuis que les Bataillons civils de Travailleurs sont dissouts, beaucoup d'ouvriers qui y étaient incorporés ont trouvé un travail libre dans le pays. Il est porté à la connaissance de ceux qui ont pris la fuite avant la dissolution des bataillons, ainsi qu'à ceux qui ne sont pas encore rentrés dans leurs pays, qu'ils pourront à l'avenir accepter impunément un travail à leur choix, pourvu qu'ils se présentent le 19 octobre à l'office du travail.



Un lance-flamme.

Les évadés qui ne se seront pas faits inscrire au contrôle à ce date seront à leur capture condamnés à la prison ou aux travaux forcés dans une division du Bataillon de Travailleurs punis ».

Cel était encore le ton arrogant dans lequel parlait l'autorité militaire allemande !

Mais des fugitifs revenaient de tous les endroits du front allemand. La débâcle y commençait, la puissance allemande chancelait. Un autre esprit s'était emparé du peuple. La délivrance marchait à grands pas.

De là cette résistance quand les Allemands voulaient encore déporter les hommes valides.

On annonça, le 30 octobre, de Hamme, que tous les hommes de 17 à 35 ans devaient se présenter au contrôle.

On comprit ce que cela signifiait. Les déportés de la West-Flandre avaient raconté leur pérégrination; l'ordre était attendu, mais on était décidé à ne pas y obéir.

Quelques hommes seulement se présentaient. Les Allemands en ramassaient quelques autres, en tout une soixantaine.

Tous furent enfermés dans un bâtiment. Les autres se tinrent cois et n'eurent garde de sortir de leurs cachettes.

Les Allemands n'exécutèrent pas les menaces qu'ils avaient préférés.

On apprit avec satisfaction d'Anvers et de Bruxelles, le démenagement qui avait commencé... L'armistice apporterait bientôt la certitude que tout était fini pour les Allemands.

Le pays de Waes fut épargné par la guerre, à part quelques villages le long du canal de Gand à Selzaete.

A cette époque nous écrivions à propos d'une excursion à travers le pays de Waes :

« Je traverse le pays de Waes et j'arrive à l'Escaut. Des souvenirs de quatre années me viennent à l'esprit. « Termonde! » Quelle séduction douce que ce mot! nous pensons à Van Duyse, Broeckaert, Rosseels, Courtrens... à tant d'autres artistes de la plume et du pinceau, nous rêvons des coins pittoresques de l'Escaut, de la Dendre, de la Durme. Des bateaux glissant lentement sur l'onde, des cordages blancs et bruns, du Ros Beiaard, des quatre enfants de Heems, de Knudde et de tout ce que l'eau peut évoquer d'agréable.

» Pays de Termonde, pays de littérateurs, de peintres, de savants!

» Hélas, notre vie paisible fut troublée en 1914, les habitants du pays furent mis en fuite.

» Quel mouvement sur les chemins de Grimbergen, de Zele, de Hamme et des autres villages! Des

fuyards de toute condition et de tout âge! Les groupes se dirigeaient vers Lokeren et St-Nicolas.

» Un vieux couple y arrive. L'homme avançait péniblement, s'appuyant sur un bâton. Il avait la tête entourée d'un linge blanc, il souffrait d'affaiblissement, disait la femme, qui emportait tout son bien dans un mouchoir et dans un vieux panier couvert. Une mère tout en fuyant allaitait son nouveau-né, un garçon d'une douzaine d'années portait sa sœur sur le dos, d'autres enfants suivaient pieds nus, soulevant de grands nuages de poussière. Un vieillard entraînait deux belles petites filles, qui criaient « maman »; il leur assura tout en courant qu'elles allaient chez maman. Où était-elle? Où était leur père?

» Combien de familles furent disloquées, dispersées?

» J'ai voyagé avec eux dans un fourgon à bestiaux. Nous étions assis sur des caisses, des ballots des sacs, des paquets. J'en ai dû aider des vieux, qui savaient marcher à peine, des enfants qui devaient encore l'apprendre, des malades, des faibles, des religieuses. Beaucoup paraissaient ignorants des désastres causés par les canons, ils étaient étourdis par la fuite subite.

» Je pense à tout cela, et cependant, de plus grande misères et de privations. Le curé lut leur nom le

» Je suis à Hamme... « Secours aux déportés », se lit au-dessus d'un bureau. Plus de cent civils déportés de ce village ont péri en pays étranger morts de misère et de privations. Le curé lut leur nom le dimanche à l'église.

» J'arrive à Grembergen, « Orts-Kommandantur » est inscrit sur la façade d'une maison que je reconnais. J'étais ici en septembre 1914. Un général y logeait, je voulais obtenir de lui l'autorisation de visiter Termonde incendié, dont des milliers d'habitants sont encore éparpillés après quatre ans! J'en vois journellement errer dans tout le pays. Beaucoup voudraient retourner en Flandre Occidentale, mais ils n'y ont plus de maisons. Des réquisitionnés se traînent en grandes caravanes le long des routes boueuses, la maladie les opprime, la fatigue les écrase, la nourriture est insuffisante.

» Le pays de Waes est devenu une région tragique. Cependant, quoique déplorable, la situation aurait pu être plus terrible, si l'armistice, n'était pas venu.

» Je me trouve à nouveau devant l'Escaut, près de Termonde. Le pont détruit en 1914 git encore en partie dans le fleuve. Les Allemands en ont jeté un autre dénommé « Würtemberg-brücke », en souvenir du commandant du quatrième corps qui forcerait le passage de l'Yser, mais ne put qu'établir son quartier général au delà de Thielt...

» En 1914 j'ai vu Termonde en flammes. Des épais nuages de fumée s'étendaient au-dessus du pays de Waes, le peuple disait alors : « Termonde est incendié ». Nous ne devons pas décrire ici ce drame. Vous savez comment les officiers fiers, orgueilleux, étaient assis au marché dans des fauteuils, pendant que les soldats accomplirent leur sinistre besogne au moyen de pastilles incendiaires et de lances. Vous savez comment on dut préserver les vieillards de l'hospice contre la chaleur au moyen de couvertures humides. Vous savez comment brûla l'une rue après l'autre. Quand je traversais Termonde à cette époque je pus encore lire sur quelques maisons restées debout de pareilles inscriptions : « Ne pas incendier », « à épargner », « ne pas piller ». Mais toute la ville devint un amas de ruines fumantes.

» Elles sont restées à peu près telles quelles. Huit mille personnes y vivent parmi les ruines. On y a bâti beaucoup de baraques en bois où l'eau y déglutine le long des parois, mais on y fait des affaires... Une cabane est transformée en orfèvrerie; une autre en cabaret, portant l'enseigne : « A l'Yser ». Dans une troisième s'est établi un

coiffeur. Beaucoup de familles habitent dans les bâtiments militaires, mais la situation de la malheureuse ville doit être améliorée immédiatement. Je vois à nouveau les murs noircis de l'orphelinat, l'Hospice civil, le couvent des Sœurs noires, la Banque de la Dendre, l'hôtel de ville. Au beffroi jadis si beau, s'élève encore un tronçon ; au rez-de-chaussée, dans une salle réparée provisoirement, est installée la justice de paix. Un côté du marché fut épargné : là se trouvaient messieurs les officiers jouissant du spectacle de leur « kriegs-feuer » — feux de guerre —.

» Un de ces bâtiments était le « Soldatenheim », « (la maison du soldat) ». Nous descendons longeant les maisons brûlées de la rue des Tours, de Bruxelles, de Frans Courfens vers le sas... Par un chemin pratiqué dans les décombres nous arrivons au béguinage ; les petites maisons s'alignent autour de la chapelle incendiée ; ici aussi les dévastateurs ont passé.

» Et pendant quatre ans les habitants, revenant prendre possession de leur bien propre, y ont demeuré.

» Prudens Van Duyse est encore pensif sur son piédestal, la statue du Père Desmet devant l'église Notre-Dame est intacte. Mais pendant l'occupation beaucoup d'objets d'art, des meubles, des tableaux magnifiques, des livres, ont disparu. Termonde était riche en antiquités.

» Ici, plus qu'ailleurs, on a besoin de secours urgents. Les gens veulent reprendre le travail, établir la vie normale. On s'en rend bien compte aujourd'hui, jour de marché, marché tenu et bien fréquenté parmi les décombres.

» En novembre 1918 se posa pour Termonde la question de savoir si les horreurs de 1914 allaient se renouveler.

De longs convois passaient sur le nouveau pont prenant ensuite la direction de Bruxelles et de Malines.

D'autre part on apprit que les Alliés avaient passé l'Escaut entre Audenaerde et Gand. La ligne de la Dendre serait donc bientôt atteinte. Les Allemands établirent leur artillerie à l'Est de la rivière. Examinons maintenant comment les choses se passaient dans le Tournaisis.

LA PRISE DE TOURNAI

Les drames à Avelgem. Dans la région de la Sambre. L'armistice en Flandre orientale.

En 1914 des combats furent livrés aux environs de Tournai. Le 24 août il y eut des luttes à Pont-Morelle et à Pont Marvis.

A Pont-Morelle les Allemands s'approchaient en poussant devant eux des civils qui leur servirent de boucliers vivants. Les Français défendirent le pont. Près de là était située une institution pour orphelins et vieillards qui servait en même temps d'asile pour aliénés.

Un officier allemand y fit diriger les fusils.

On lui dit que c'était une institution de bienfaisance.

— Je l'ai prise pour une caserne, répondit-il en donnant contre-ordre.

Dans la rue étaient couchés beaucoup de blessés français ; une dame voulant servir à boire à l'un d'eux fut tuée par une balle.

Les Français durent se retirer vers Lille et plus loin encore. Les Allemands entraient en ville, prirent l'évêque, le bourgmestre, les conseillers communaux et deux cents notables comme otages.

A onze heures du soir on envoya l'évêque et d'autres personnalités à Ath, ils durent y coucher sur la paille.

Ce fut pour eux un va et vient jusqu'au 30, date à laquelle commençait la longue occupation.

Nous étions maintenant en 1918. Tournai vit au début de la retraite passer beaucoup de troupes. On était ici dans la région d'étapes. Les habitants y connurent les jours tristes des victoires allemandes.

Mais les temps avaient changé, les Alliés avançaient et approchaient de Tournai.

Les Allemands placèrent leur artillerie à l'extérieur de la ville. Les jours de 1914 revinrent. Les grenades tombèrent.

L'ennemi emportait des environs les chevaux, le bétail, toute espèce de butin.

Il voulut faire évacuer toute la ville. Le commandant alléguait que le danger justifiait cette mesure.

Les citoyens prévoyaient un pillage général. Le commandant eut connaissance de cette appréhension et promit de faire garder les maisons, et il lança l'ordre à la population de partir. Beaucoup partirent ; d'autres restèrent et se cachèrent. Le 18 octobre on anéantit les voies des chemins de fer. Des morceaux de rails tombaient jusque sur les maisons. Le 20 le bombardement devint intense, forçant tous ceux qui étaient restés de se cacher dans les caves. Trente-quatre bombes tombèrent sur l'hôpital civil.

Par suscroît de malheur la grippe sévit multipliant les victimes. Il n'y avait pas de corbillards pour transporter les cadavres ; à l'hôpital, on les ensevelit dans le jardin.

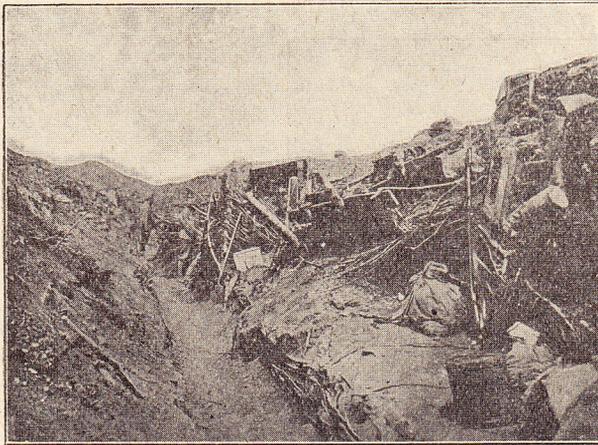
Cela dura jusqu'au 7 novembre. On savait que les Anglais campaient devant la ville. Dans la nuit du 7 les explosions se succédaient. Les Allemands détruisirent les ponts, les viaducs, et d'autres ouvrages d'art. Les Anglais entraient en ville le 9. Les Allemands étaient partis à cinq heures. Le drapeau tricolore flottait largement déplié, les citoyens sortirent de leurs caves. A 9 heures 30 apparurent les Anglais. Tournai à son tour connut les démonstrations de joie. Un Te Deum fut chanté le lendemain à la cathédrale. Les Allemands tinrent encore longtemps les Alliés en suspens à cet endroit de l'Escaut. Les Tournaisiens reçurent quantités de victimes d'autres localités, et apprirent les drames qui s'étaient déroulés dans les environs. L'Escaut coule ici entre une suite de collines vers Audenaerde.

L'ennemi se tenait encore sur ces hauteurs, profitant de l'expérience acquise ailleurs après la libération, on se tint sur ses gardes.

Des gens d'Autryve racontaient comment ils avaient dû partir après la délivrance, chassés par les gaz asphyxiants. On sut ce qui s'était passé à Avelgem, relié à Tournai par une chaussée.

Qui ne parlait à cette époque de la cave tragique d'Avelgem ? C'était la cave de la brasserie de Hippolyte Deproost, dans la rue Léopold. Cinquante-quatre civils y étaient réfugiés. Il en survécut cinq. Tous les autres étaient morts. Et quelle fin ! Le 28 octobre on fit fête parce qu'on se croyait libre. Les Anglais entraient au village. Un grand vacarme retentit subitement. Une grenade tomba dans la citerne, et fit un trou dans le mur de la cave. C'était une bombe asphyxiante. Le gaz atteignit tous les malheureux. Ils toussaient, vomissaient, étouffaient ; ils s'enfuyaient en désordre vers Courtrai. Beaucoup ne voyaient presque plus. Nous connaissons les scènes de l'hôpital de Courtrai. Des 54 malheureux 49 moururent. Des familles entières d'Avelgem furent exterminées : Jos. Passchier avec sa femme et cinq enfants ; Verbruggen avec sa femme et deux enfants. Monsieur Van Steenbrugge venait de quitter la cave, il revint en toute hâte pour sauver ses cinq enfants, tous périrent ainsi que ses deux servantes. Lui resta aveugle pendant quelque temps. On cita encore beaucoup d'autres noms.

Et puis le drame dans l'hospice des vieillards à



Une tranchée détruite après un feu roulant.

Avelgem. La commune était enveloppée dans un brouillard... de gaz. Il pénétrait dans la cave où étaient réunis tous les vieux avec d'autres personnes du voisinage. On les fit sortir pendant le bombardement. Les sœurs firent preuve de beaucoup de dévouement. Quelques vieillards refusaient de marcher, paralysés par la frayeur; d'autres étaient sans connaissances, d'autres encore estimaient la cave le lieu le plus sûr; quelles scènes! Quatre d'entre eux périrent sur place. Leurs poumons affaiblis n'étaient plus à même de résister aux gaz. Les Anglais arrivèrent heureusement avec des autos pour les transporter.

Beaucoup de malheureux périrent déjà à Swevegem, d'autres à Courtrai, de sorte qu'une soixantaine perdirent la vie. Avec les civils de l'endroit on estime qu'une centaine de personnes se trouvaient à l'institut.

Plusieurs sœurs succombèrent.

Une vingtaine de morts au hameau Rugge. Une bombe pénétra dans une cave où se tenaient dix-huit personnes. Huit furent tuées sur le coup et ensevelies sous les décombres. Il y avait là un père avec deux filles, un autre avec deux enfants; la femme échappa dans les deux cas. Le notaire Moreels d'Avelgem et sa fille succombèrent à Courtrai, ainsi que le garde-champêtre Bruno Lanneau et le pharmacien Vermandere.

La liste des noms s'allongea toujours.

Ces habitants furent ensevelis pour la plupart à Swevegem, à Courtrai et à Mouscron. Quelques victimes restèrent dans le village même, broyés par des grenades.

Il y en eut plus de trois cents à Avelgem.

Le bombardement continuait après la fuite. Des maisons brûlaient, d'autres s'effondraient. L'église fut détruite; la tour croula en grande partie. Des deux côtés de l'édifice des maisons étaient anéanties. L'hospice des vieillards était inhabitable. La gare n'existait plus.

Avelgem avait souffert plus cruellement que tout autre endroit. Ceci augmenta l'inquiétude à Tournai. Subirait-on maintenant un sort semblable? L'armistice le prévint heureusement.

Nous écrivions dès ces jours :

« Tournai est accablée, les dommages sont considérables. Les Allemands, avant de quitter la ville ont voulu faire accroire au monde que les Anglais bombardaient la ville, tandis qu'ils saccagèrent, du Kluisberg, un village que je visite maintenant. Il est dans un état lamentable qui provoque les plus vives émotions.

Avelgem!... J'y allais par un chemin qui ressemble plutôt à un marais de boue. Je vois la tour qui se dresse en une masse défigurée monstrueuse.

Nous l'avons cependant connu, ce beau moment, visible dans toute la vallée de l'Escaut.

Avelgem était une commune de 4000 âmes, très industrielle entourée de champs fertiles. Ils se relevaient doucement vers les hauteurs de Tiegem et de Ingoyghem. Elle avait aussi quelque importance intellectuelle par son collège, établi à l'endroit où s'élevait jadis le château de la famille d'Ursel.

Et à présent! des ruines, toujours des ruines. Des maisons lézardées, des toits effondrés, des rues crevassées, les routes barricadées par des pierres, du bois.

L'Escaut est sorti de son lit et forme un immense lac. Aux alentours les obus ont creusé des entonnoirs, d'ici de là pointe une petite croix sur les tombes de soldats allemands et anglais. Il y a eu ici de grandes rencontres.

Les Allemands avaient creusé des tranchées au hameau de Rugge, où passe un ruisseau. Là on s'est battu à la baïonnette, avec des mitrailleuses, avec des grenades à main. L'ennemi resta quelque temps derrière chaque hauteur, derrière chaque ruisseau, me disent les habitants qui sont revenus, déjà bien nombreux.

Leur visage est empreint de souffrances endurées, rien d'étonnant à cela. Quelle famille n'est pas en deuil dans ce village de 4000 habitants, où la guerre a fauché plus de 350 existences? Les larmes me viennent aux yeux quand on me raconte les faits.

Ici toute une famille tuée, plus loin aussi, là une troisième, et la main de mon interlocuteur m'indique des amas de décombres.

Voyez, un des instituteurs de Ledegem habitait là; il avait dû s'enfuir de chez lui et s'était fixé ici avec sa sœur.

Il était expansif, très aimable, il nous raconta bien des choses du front. Il habitait la rue Léopold. Le gaz l'a tué, lui, sa sœur et un douanier qui habitait chez eux. Faut-il pour cela avoir quitté le front?

Là demeurait Velghe; il s'était retiré dans la cave, il n'avait pas voulu fuir, mais finalement il s'y résigna et sortit de sa retraite. Un obus lui enleva les deux jambes et l'ensevelit sous les ruines. On l'a retrouvé il y a quelques jours.

Madame J. W. traversa la rue. Une grenade éclata et la décapita.

Dans une cave de la rue Léopold, 54 personnes étaient réunies. Et nous entendimes le récit que nous avons rapporté par ailleurs.

J'apprends ainsi les drames d'Avelgem. On me montre un endroit où un homme perdit ses cinq enfants. On me cite constamment des noms de disparus. Tant d'autres ont survécu au terrible événement mais sont frappés dans leur santé (1).

Je pars le cœur gros de tristesse de tout ce que ce pays a souffert.

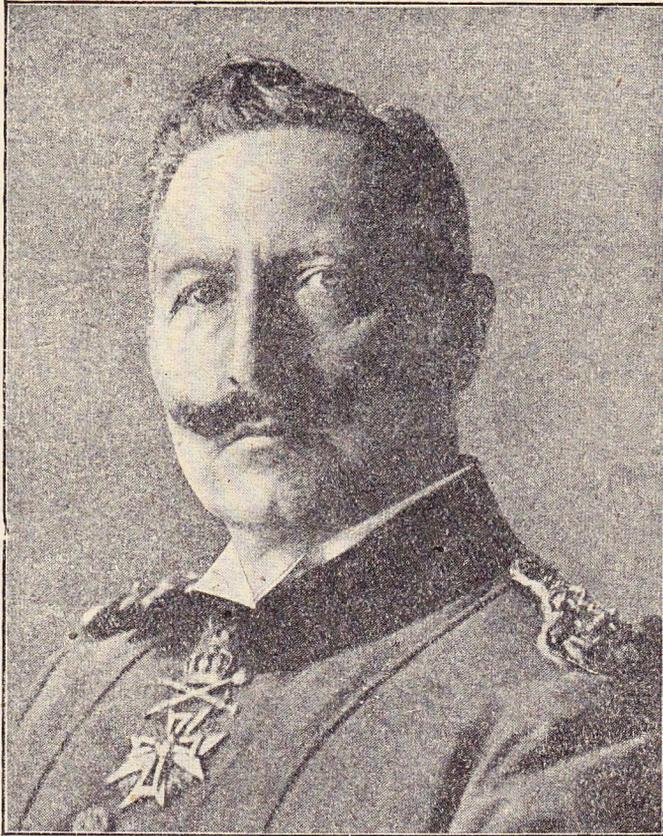
Mons vit en 1918 des caravanes de fugitifs du Nord de la France. Ils emplissaient des édifices, des écoles, des églises. Beaucoup étaient malades et périrent... De longues files passèrent outre allongeant leur calvaire.

Les Alliés approchaient. Nous savons que des combats terribles furent livrés. La lutte dura ici jusqu'à l'armistice. Les Allemands avaient quitté la ville, les Canadiens firent leur entrée, acclamés par la population enthousiaste.

Ecrivons encore la situation d'un village wallon de la région de la Sambre. Cela donne une idée de beaucoup d'autres communes. Neufvilles connut ces jours pleins d'émotion intense.

En octobre 1918 des prisonniers anglais et russes traversaient le village. On fit savoir aux Sœurs de Charité qu'un Anglais mourait au bord du fossé. Elles le firent chercher. C'était un certain Frédéric.

(1) Encore maintenant après trois ans.



L'Empereur dans les jours de gloire.

ric Loyding de Londres. Il souffrait de dyssentérie, il était totalement épuisé. Tout son régiment fut exterminé en voulant passer à la nage le canal d'Arras. Quelques hommes seulement avaient échappé.

Des fugitifs arrivèrent à cette époque; ces cortèges duraient des semaines.

La grippe fit rage, on amena au couvent beaucoup de malades des environs.

Il en mourait 34 en quinze jours.

L'ambulance allemande se fixa dans le couvent le 9 novembre. Le 10 commença la retraite générale de l'armée ennemie. Les troupes passèrent, fatiguées, sans ordre, sans discipline. Les soldats criaient que l'empereur avait été chassé.

L'artillerie allemande tirait toujours sur les Anglais, qui ripostèrent avec énergie.

On dut se réfugier dans les caves.

Les Allemands avaient disparu le 11. Les Anglais étaient à Montignies.

Un avion français apparut à huit heures. On l'acclama en agitant des drapeaux. Les premiers Anglais entrèrent dans la localité à onze heures et apportèrent la nouvelle de l'armistice. Et bientôt sur toute la ligne les canons se turent brusquement.

La nouvelle fut connue ça et là, un peu plus tôt, mais à peu près en même temps partout.

A Courtrai on l'apprit le dimanche soir. Des locomotives sifflaient pendant plusieurs minutes, des coups de feu retentirent sur le marché, on alluma un feu de joie, les tableaux et pancartes allemandes qui avaient pendu si longtemps aux murs en alimentaient les flammes.

Nous écrivions à ce moment :

« En Flandre Orientale la guerre finit en deçà de Sottegem. Je m'approche de la localité.

— C'est bien Sottegem, demandais-je, tout en pédalant, à un homme que je vis dans la demi-obscurité venir d'une petite ferme. Et je lui montre

quelques lumières dans la vallée.

— Hein! cria-t-il?

— Est-ce Sottegem?

Bonsoir, me répondit-il.

Je descends, je me dirige vers l'industrie et lui demande pour la troisième fois.

— Est-ce Sottegem?

Je dus rire. J'avais devant moi un soldat au teint bronzé, coiffé d'un bonnet rouge. J'avais demandé le chemin à un Algérien. Et cela dans ma propre contrée.

C'était à Leeuwerghem où pululaient des troupes coloniales, hébergés chez les paysans et chez les bourgeois des Flandres. Etranges choses!

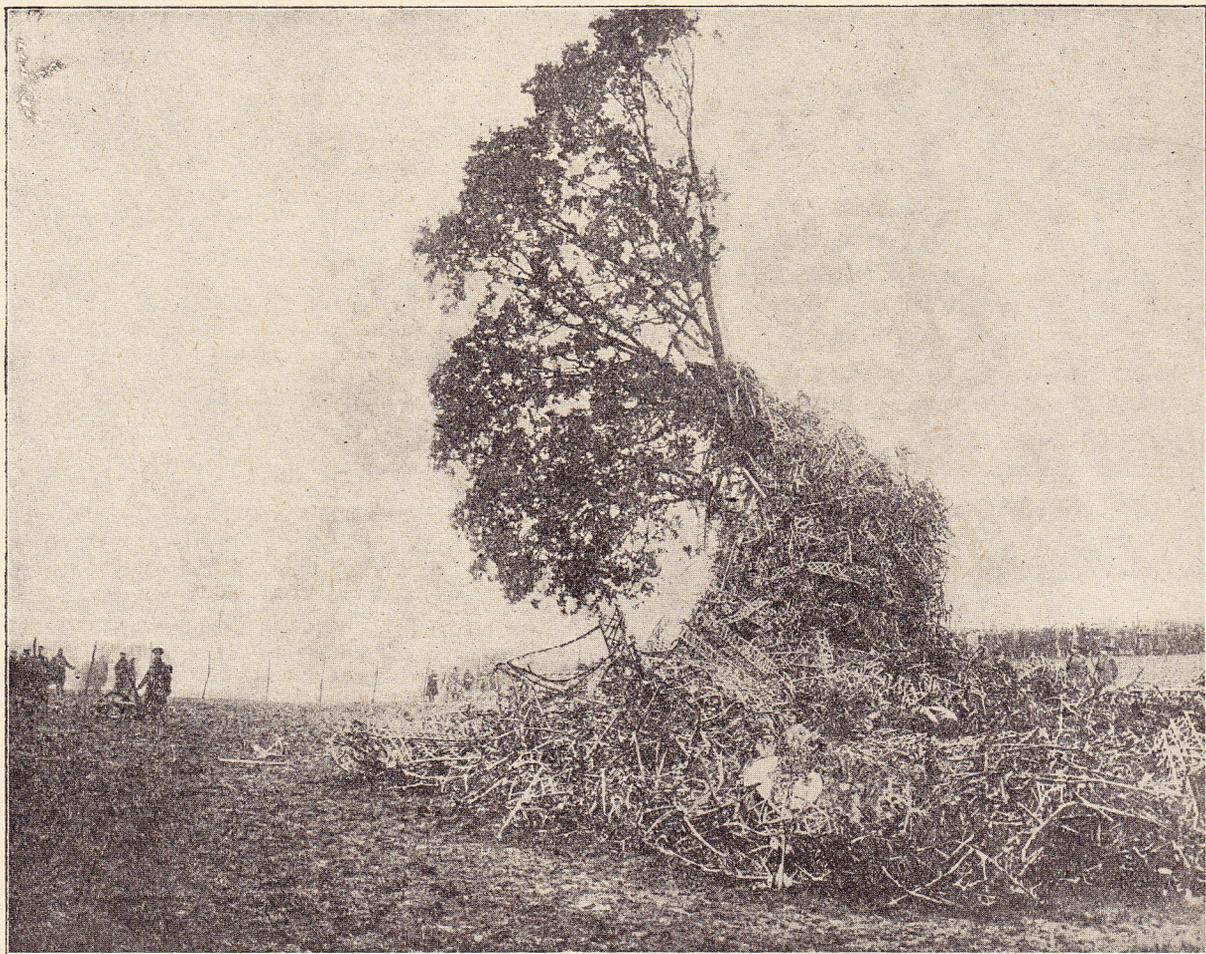
J'arrive bientôt à l'endroit. La lanterne de mon vélo y est l'unique lumière.

L'église se dresse devant moi, dans le mur est pratiqué la porte du caveau du comte d'Egmont.

Je m'arrête quelques moments dans une boutique.

Y a-t-il des dégâts dans la commune, demandai-je à la boutiquière, qui venait de servir un Canadien.

— Des dégâts, non. Quelques obus ont sifflé sur la ville, mais c'était la fin de la guerre, les premiers Anglais rencontrèrent les derniers Allemands sur le marché, et des deux côtés on resta pacifique, l'armistice était signé. Je descendis le chemin vers Audenaerde. La lueur de ma lanterne glissa fantastiquement le long des arbres dévoilant de temps à autre une forme humaine. Je vis un colonial français, déplacé de son pays ensoleillé et solitaire, sur ces chemins boueux au-dessus desquels pendaient des branches où l'eau tombait goutte à goutte, parfois aussi je vis un officier à cheval, ou un Anglais. Des maisons blanchies à la chaux m'apparurent pour disparaître immédiatement; à un carrefour, un poteau indicateur, une



Un Zeppelin abattu.

chapelle; un peu de côté une petite ferme formant une tâche noire dans la région arrosée par la pluie.

La lumière éclaire une église, c'est Boucle St-Blaise. Des soldats français entrent dans le couvent. Le village est très petit; je l'ai bien vite traversé.

La rivière... Le pays de ma jeunesse. En été nous pataignons et nous y marchions dans l'eau. Là un arbre servit de passerelle; il est remplacé par une planche. La même chapelle, le même moulin à eau, la même maison sur un coin. Ici je dois changer de direction.

Je passe à Maria-Horebeke, j'entre dans une ferme. J'y rencontre des amis, nous avons beaucoup de choses à raconter et à nous demander.

Les obstacles qui isolaient les populations sont tombées, les liens sont renoués. Beaucoup d'amis ont vieilli; des enfants sont devenus grands. Il y a des places délaissées, mais il y a aussi des nouveaux-nés. Les Allemands sont partis. Le poids est enlevé; le lourd fardeau, n'existe plus, on respire plus librement, on est moins pressé, on a plus d'espoir, plus de courage.

— La guerre s'est terminée ici, me dit le maître de la maison, en glissant un fauteuil près du poêle. C'était un lundi matin. Les derniers Allemands étaient partis le samedi. C'était une bande de pillards errant dans le pays. Les paysans devaient monter la garde auprès de leur bétail. Des soldats firent irruption, menaçaient les gardiens, volaient un cochon, une vache, un cheval. Là sur la grande route retentit le bruit assourdissant de l'armée en retraite qui tirait encore sur les Alliés. Il y avait

deux canons dans la ferme. Les gens se réfugiaient dans les caves, car quelques obus tombaient.

Le dimanche, 10, apparurent les premiers Français. Puis nous voyons des Américains, et parmi eux des expatriés de Lembeke. Nous fûmes délivrés, la guerre se déplaça, le champ de bataille aussi, et la commune devient ligne de feu. Nous avions déjà appris quelque chose des ravages et des attaques aux gaz dans le pays situé entre la Lys et l'Escaut. Nous savions qu'Audenaerde avait souffert beaucoup, et que les gens de Mater, ici proche, avaient fui. Que ferions-nous? La mort nous guettait partout.

Le lundi l'attaque était attendue à chaque instant. Nous étions préoccupés à cause des enfants. Dans certains villages des familles entières restaient ensevelies dans les caves.

Les Américains firent des tranchées dans les champs. Une attente pénible régnait autour de nous. Le canon tonnait au loin. Il hurlerait bientôt près de nous, à côté de nous.

Et tout à coup... Qu'est-ce! Plus le canon, mais des transports de joie. Les Américains sortirent de leurs retraites et se serraient la main.

La nouvelle était arrivée, l'armistice était signé. Quelque chose d'étonnant se produisit. L'artillerie se tut brusquement, un grand silence descendit sur les campagnes.

La guerre s'était terminée à Maria-Horebeke. Maria-Horebeke, un des derniers endroits de la ligne de feu. Plus de frayeur, plus de fuite, plus d'abris dans les caves, plus de peur pour les nuages de gaz, pour les éclats d'obus, plus de dévasta-



Secours de l'Amérique pour les Belges

tions, plus de morts. Après quatre ans on était parvenu de fermer la gueule du canon brutal, qui détruisait tout, qui fauchait tout.

Les cloches sonnèrent. Pour la première fois depuis quatre ans elles annoncèrent un heureux événement. Plus de fuite, plus de bombardement, plus de gaz, plus de dévastations, plus de morts !

Je tombais à genoux et je remerciais Dieu !

Ainsi me parla le maître de la maison. J'entendis d'autres récits semblables.

Les avant-postes belges se trouvaient à proximité de Gand, quand ils entendirent sonner les cloches dans la cité des Van Artevelde.

Cela leur semblait étrange !

Une patrouille passa le canal, prudemment, défiant. Ils se glissaient le long de la berge et atteignirent un groupe de maisons. De l'une d'elles s'élevaient des chants. Une porte fut ouverte. Une lumière jaillit au dehors. On dansait à l'intérieur. Les soldats furent aperçus et reconnus comme des Belges. Ils furent entourés en un clin d'œil. Des femmes jubilaient, riaient, pleuraient, embrassaient les gars et voulaient les régaler.

— Mais qu'y a-t-il, demandèrent les soldats.

— Armistice !

C'était le dimanche soir. Le lundi matin la nouvelle fut confirmée. Mais pendant la nuit les citoyens de Gand descendirent dans la rue en criant :

Les Alliés sont là !

On courut vers Mariakerke. Les Allemands s'étaient éclipsés la veille.

O ! les scènes d'alors. Nous parlerons de Gand à l'occasion de l'entrée triomphale du Roi.

Avant de raconter comment fut signé l'armistice, nous devons parler des événements politiques et d'autres.

La révolte en Allemagne

L'empereur Guillaume II. Son abdication Sa fuite.

L'Allemagne entière paraissait en décomposition. Nous ne pouvons mieux dépeindre la situation qu'en reproduisant les communications de ces jours, parvenues des différentes régions. Nous savons déjà comment l'exemple de la révolte fut donné par les matelots à Kiel.

De là l'insurrection se propagea.

Six vaisseaux de guerre apparurent le 6 devant Travemünde. Les matelots se rendaient à pied à Kuechnis, de là par tramway, ou en petits bateaux

à Lubeck, où ils se rassemblaient en grand nombre. A la maison des soldats de Klingber fut arboré un drapeau rouge, il fut enlevé plus tard par l'intervention d'un officier.

Les matelots traversaient en troupes la ville.

Le soir, à 7 heures, un grand cortège de soldats parcourut la ville, les matelots se joignirent à eux. Le cortège se dirigeait d'une caserne à l'autre et s'accrut considérablement ; dans le courant de la soirée la poste principale, la station, et le bureau de télégraphes, furent occupés. Sur la place de la Gare eurent lieu de grandes manifestations populaires ; elles se passèrent d'ailleurs en bon ordre. Des patrouilles furent formées afin de maintenir l'ordre dans la ville. Les magasins sont tombés entre les mains des manifestants. La manifestation est surtout militaire, elle a pour but d'établir un autre ordre que celui qui existe.

Le commandant de brigade fut conduit à la gare. Le mercredi matin, à peu près tous les officiers furent appréhendés et désarmés.

La circulation des chemins de fer fut arrêtée, la poste resta en souffrance.

Le conseil des soldats a répandu un manifeste semblable à celui de Kiel. Dans un autre manifeste il menace de mort les pillards et les voleurs.

De Cuxhaven on écrivit :

« Suivant l'exemple de Kiel, des troubles militaires ont eu lieu, et ils ont abouti à la formation de conseils de soldats. De graves désordres n'ont pas eu lieu, il n'y eut aucune agression de militaires contre les civils. Le mouvement commença hier soir au cours de deux réunions que les soldats firent dans le bâtiment des réunions professionnelles « Zur Sonne. » Un conseil de soldats fut formé. De là des délégués se rendirent chez le commandant de place, qui les reçut dans la citadelle à fin de parlementer.

Les desiderata des soldats s'accordent ici avec ceux de la garnison et des matelots de Kiel. Ils furent acceptés par le commandant pour autant que le gouvernement n'en déciderait pas autrement. Les pourparlers furent continués le lendemain. Par des affiches, signées des conseils des soldats, apposées sur les murs de la ville, la population fut avertie que le pouvoir avait passé entre leurs mains et qu'ils emploieraient tous les moyens pour maintenir l'ordre.

Le ravitaillement fut continué comme par le passé.

De grands cortèges de manifestants, auxquels s'ajoutaient dans l'avant-midi beaucoup de femmes et d'ouvriers, parcoururent les rues, portant des drapeaux rouges. En même temps de fortes patrouilles furent envoyées dans toutes les directions avec mission de maintenir l'ordre. D'une façon générale la vie normale des affaires ne fut guère dérangée.

La garde rouge était maîtresse à Hambourg. On y décrivit la situation comme suit :

« Les conseils d'ouvriers et de soldats sont maîtres. Les autorités leur ont remis tous les pouvoirs. Ils prirent sans délai les principales dispositions nécessaires.

La ville offre à présent l'aspect de la vie journalière ordinaire, quoique cependant d'une manière limitée. Certains signes extérieurs indiquent clairement que les choses ont changé. Les agents de police ne sont plus reconnaissables dans les rues. Le service est assuré à leur place par des délégués du conseil des ouvriers et soldats. Ils maintiennent l'ordre avec calme et avec tact ; ce sont surtout des hommes d'âge mur. Les uniformes que l'on rencontrait fréquemment dans la rue ne sont plus guère représentés. On ne voit plus d'officiers. On les devine sous leurs habits civils. Plus d'un long sabre orne le côté d'un homme au brassard rouge, qui n'ont jamais porté pareille arme. Dans les centres principaux tels : le Rathplatz, le marché, la



Le pape Benoît XV.

Bahnhofplatz, des canons et des mitrailleuses ont été mis en position. Par moments il se forme de grands rassemblements, mais uniquement aux endroits où il y a quelques affaires à traiter, par exemple aux environs des bâtiments des associations professionnelles. Tout rassemblement inutile est dispersé.

On doit reconnaître que jusqu'à présent l'extrême possible a été fait pour conserver la tranquillité publique. Un décret prescrit que les civils ne peuvent pas avoir d'armes, celui qui en porte sera arrêté et fusillé comme pillard. Malgré le service du ravitaillement dont tous les organes fonctionnent, l'arrêt des communications par chemin de fer, dont on ignore le motif, cause une inquiétude générale, car la ville n'est pourvu d'aliments que pour quelques jours.

La vie sociale est dans une situation instable. Les rues doivent être abandonnées tôt dans la soirée; aucune lumière ne peut luire à l'extérieur des maisons. Les services de communications de la ville furent rapidement arrêtés, ainsi que le service de téléphone. Beaucoup d'affaires ont avortées et la vie commode a disparu. Les hôtels ferment dans l'après-midi, il n'y a plus de représentations dans les théâtres, les journaux ne peuvent publier d'éditions matinales.

Selon une information du « Weser Zeitung », les matelots de Willemshaven ont également refusé obéissance au commandant. Quelques centaines d'hommes sont arrivés avec des mitrailleuses de

la garnison de Oldenburg. Quelques milliers d'entre eux furent envoyés vers l'intérieur de l'Allemagne par trains spéciaux. Des coups de violence ont été prévenus, mais tous les vaisseaux sont entre les mains des matelots.

La cause immédiate des troubles parmi les matelots était l'ordre donné par les officiers de participer à une bataille navale. Les matelots auraient répondu qu'ils reprendraient leur place si l'ennemi put s'approcher de Wilhelmshaven. Ils auraient défendu le territoire allemand jusqu'à l'extrême limite.

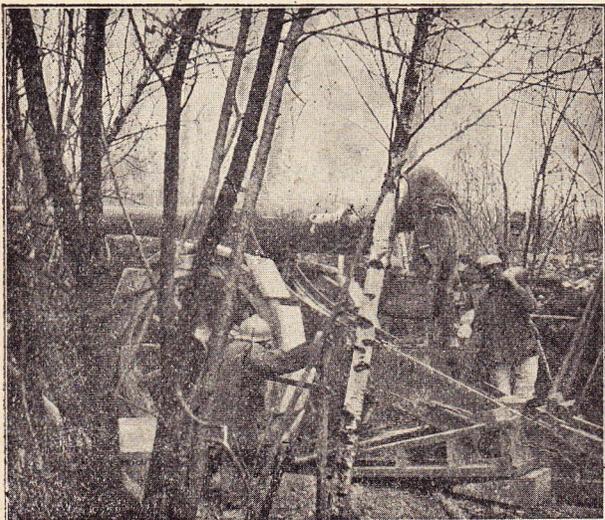
On annonce encore que les manifestations à Wilhelmshaven se sont déroulées paisiblement. Des milliers de matelots et d'employés de la marine parcoururent la ville. Des drapeaux rouges furent portés en tête du cortège. Une musique joua les mêmes marches gaies qu'en temps ordinaires.

On obtint des autorités militaires que les prisonniers militaires enfermés pour causes politiques fussent remis en liberté. D'autres prisonniers furent délivrés par la force. Il n'y eut pas de graves désordres. La commission veut maintenir l'ordre, ceci apparaît clairement; elle défend de vendre des boissons alcooliques.

Le mouvement s'étendit à tout l'intérieur du pays.

Parlant de la reddition de la garnison de Brême, le « Weser Zeitung » disait :

« Vers cinq heures et demie, une délégation de quatre soldats arriva à la caserne pour parlemen-



Un canon anglais monté sur tracteur.

ter avec le colonel Lehman; celui-ci apparut sans se faire attendre. Les soldats exigèrent la remise des armes et des munitions; le colonel s'y déclara disposé après quelques hésitations. Un premier lieutenant, qui fit des objections fut renvoyé par les soldats. Devant la porte de la chambre où avaient lieu les pourparlers des recrues s'étaient rassemblées. En réponse à une question elles déclarèrent prendre le parti des manifestants. La délégation demanda de plus les clefs du magasin, afin de fournir des habits et des souliers aux prisonniers délivrés. Ce désir fut accédé après un moment de discussion.

Dans un hangar à gauche de la caserne on avait installé des mitrailleuses, vers lesquelles s'étaient portées des fantassins révolutionnaires.

La reddition de la caserne fut saluée par des Hourihs retentissants. Dans la cour les matelots furent divisés en groupes et reçurent des ordres.

Peu de temps après quand les mariniens avaient passé la place du marché, les ouvriers de la Hansa-Lloyd fabrique, de l'Atlasfabrique, de la société le Weser, de Otwi-fabrique etc. arrivèrent en cortège. Un tronçon prit un chemin latéral pour aller délivrer les prisonniers au palais de justice et à l'entrepôt.

Des harangues furent prononcées à plusieurs reprises sur la place du marché.

La délégation obtint du bourgmestre l'autorisation de prononcer un discours du balcon de l'hôtel de ville. Le socialiste indépendant Frasunkiewicz annonça l'établissement d'un conseil de soldats et ouvriers; il passa en revue la situation politique et militaire. Il fit appel à l'aide des ouvriers de Bremen et leur conseilla de choisir des hommes de confiance pour les négociations ultérieures.

Un marin communiqua que les matelots de la correctionnelle de Oslebshausen avaient été remis en liberté avec autorisation d'aller où ils voulaient. Ils avaient décidé de rester là provisoirement parce qu'ils n'avaient pas d'habits convenables. Leur traitement ne laissait rien à désirer. Ils seraient dirigés éventuellement vers les baraques des sous-marins.

Le 8 novembre les trains militaires furent assaillis à Cologne. Tous les soldats ainsi que les officiers furent désarmés afin de les empêcher d'aller au front. Puis en cortège on parcourut la ville se dirigeant vers les prisons, où la liberté fut rendue aux détenus politiques civils et militaires. La situation devint incertaine également à Gladbach, à Rheydt, où les socialistes mirent tout en branle.

Le 9 du matin, au départ du train Gladbach-Dalheim, les épaulettes furent arrachées au capitaine sur le quai de la gare pendant qu'on criait : « Il n'y a plus que des soldats! »

Le soulèvement se propagea en même temps dans tous les districts frontières. Après une réunion agitée à Crefeld, des troubles eurent lieu. Toutes les fabriques de munitions du pays durent chômer.

De Essen on nous écrivit :

« Il est porté à la connaissance de tous les ouvriers, hommes et femmes en activité de service, formant les réserves aux usines Krupp, qu'ils peuvent cesser le travail immédiatement sans autre préavis, dit le « Weser Zeitung ». Ainsi environ 4.000 ouvriers, hommes et femmes chôment chez Krupp à Essen. Ce sont surtout des ouvriers du dehors habitant loin dans la périphérie, tel Velbert etc., qui arrivaient tous les jours à l'usine par trains spéciaux. D'autres ouvriers ne seront provisoirement pas admis. La situation à Essen est d'une façon générale calme. Chez Krupp surtout on travaille sans discontinuer dans les mines et dans les fonderies. Ceci est à attribuer surtout à l'influence calmante des organisations professionnelles qui préconisent de ne pas chômer.

Des trônes chancellent. On annonce de Cologne :

« A Cologne aussi, le dernier réduit de l'impérialisme, l'unique ville qui érigea au kaiser une statue dès son vivant est en effervescence. On « déshonora » ici la statue de l'empereur. On lui mit la nuit un grand chapeau sur la tête, un grand parapluie et des hameçons dans la main, pour signifier que le kaiser pêchait dans la pluie... Le dos du monument était couvert d'immondices. »

Le duc de Brunswijk abandonna le trône le 8. La nouvelle fut communiquée au monde le 8 novembre dans les termes suivants :

« Selon une information de Brunswyk le duc et son héritier ont renoncé au trône. »

Le duc de Brunswyk, Ernst August, qui abdiqua sa dignité, est le beau-fils de l'empereur allemand. Il monta sur le trône ducal le 3 novembre 1913. Auparavant il avait dû signer une abdication perpétuelle, pour lui et pour ses descendants, du trône de Hanovre.

Le frère de l'empereur, prince Heinrich, prit la fuite.

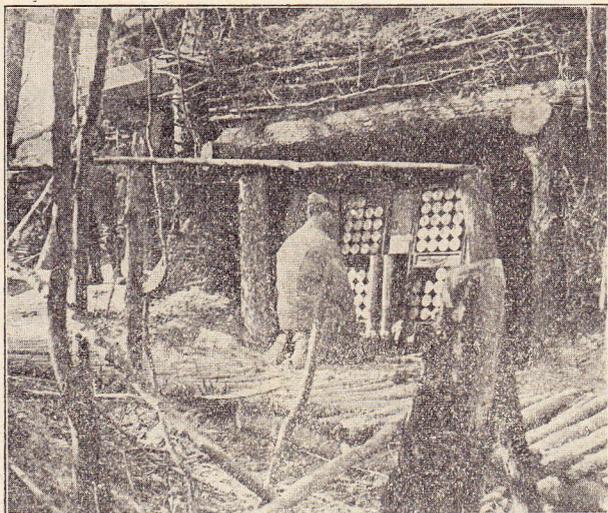
Le Mecklembourg arriéré donna aussi cours à son aspiration vers la liberté. Ainsi on annonça de Schwerin le 8 novembre :

« Des représentants du conseil des ouvriers et des soldats furent reçus à midi par le grand duc et le ministre d'Etat, ils donnèrent connaissance de leur désir et de leurs vœux concernant la révision de la constitution de Mecklembourg. L'après-midi ils y retournèrent accompagnés des délégués d'empire Dr Wendorf et Sivkovic, afin de prendre connaissance de la décision.

Le ministre d'Etat Dr Langfeld lut une résolution, dans laquelle il était dit, qu'à Mecklembourg une constitution basée sur le régime parlementaire serait établie immédiatement; elle créerait une représentation parlementaire élue par le suffrage universel, égal, secret et direct. » « Nous avons », continue la réponse, « accepté la démission de plusieurs membres du ministère d'Etat, nous en formerons rapidement un nouveau, composé d'un grand nombre de citoyens mecklembourgeois et de représentants des partis de la gauche du Reichstag. » Mais la nouvelle la plus surprenante du 9 novembre était : « L'empereur Guillaume a abdiqué. »

Voici l'avis officiel, un vrai document :

« L'empereur et Roi a décidé d'abdiquer. Le chancelier d'Empire reste en fonction, jusqu'à ce que la loi aura réglé les questions concernant l'abdication de l'empereur ainsi que le renoncement du Kronprinz à ses droits sur l'empire allemand et sur le royaume de Prusse. Une régence sera instituée. Il a l'intention de nommer le régent, le député Ebert



Un wagon de munition camouflé.

comme chancelier d'empire, de déposer un projet de loi établissant immédiatement le suffrage universel pour la constitution de l'assemblée nationale allemande qui sera appelée à fixer la situation future de l'empire allemand. »

Nous avons décrit dans ce travail les personnages principaux de cette guerre. Communiquons ici quelque chose de la vie de Guillaume II :

Quand le 27 janvier 1859, le prince Friedrich, Wilhelm Victor, Albert naquit, le feldmaréchal von Wrangel annonça la nouvelle à la cour en un langage vraiment prussien :

« Messieurs, la jeune recrue que nous attendions tous avec impatience est arrivée : « Prins Wilhelm de Prusse est né. »

Personne au monde ne put et n'aurait osé croire que cette recrue fuierait un jour honteusement après la défaite de ses armées.

Son père, l'Empereur Sage, alors encore kronprinz, voulut donner à son fils une éducation, il est vrai, en contradiction avec la tradition des Hohenzollern, mais en conformité avec ses propres principes humanitaires et démocratiques. Mais Friedrich Wilhelm n'eut pas la force de maintenir sa pédagogie devant la pression du vieil empereur et du chancelier tout-puissant. Quoiqu'il sut maintenir que, le prince fréquenterait le gymnase comme un garçon ordinaire, son influence intellectuelle s'arrêta dès son entrée à l'université.

Après son retour de Bonn, personne plus que Bismarck tint le prince Wilhelm au courant des secrets d'Etat, surtout grâce à l'influence du vieil empereur qui attachait beaucoup d'importance aux bonnes relations entre son petit-fils et son premier conseiller Bismarck avait pris sur lui la formation pratique et politique du successeur au trône. Contrairement à Friedrich Wilhelm, qui fut tenu systématiquement en dehors de tous les événements politiques, Guillaume jouit de toute sa confiance. Journallement il se rendit au palais du chancelier pour le consulter.

Il travaillait aux bureaux du président suprême de Brandebourg, ministre d'Etat von Achenbach, pour se mettre à la hauteur des affaires gouvernementales dans les différentes branches. Par là il reçut une formation pratique, un coup d'œil sur tous les rouages d'Etat. Il rédigea lui-même des rapports et prenait part aux séances des différents corps administratifs, il acquit des connaissances développées, qu'il élargit encore en travaillant pendant quelque temps au département des affaires étrangères.

Partageant ainsi son temps entre sa profession militaire, et la préparation sérieuse pour la lourde tâche à laquelle il serait appelé un jour — quoique ce temps parut encore lointain — la vie du prince Guillaume passa dans le labeur et la tranquillité. Ce calme fut interrompu par la mort de son père. Ce qui se passa réellement à la cour de Prusse, au moment où le mal mortel du Kronprinz fut connu, ne sera probablement jamais connu à fond. Plus tard fut confirmé cependant de source digne de foi ce qui avait paru incroyable au début, à savoir que tout fut mis en mouvement pour empêcher l'ascension du kronprinz. Jusqu'où sont allées ces tentatives? Quelle part le prince Guillaume a-t-il pris dans ces agissements cruels envers son père, on ne le sait pas et on ne le saura probablement jamais. Mais quelque soit le rôle que le jeune homme ait joué pour émouvoir le malheureux kronprinz et le décider à renoncer à ses droits au trône, ou à donner son consentement à l'institution d'une régence, il est avéré et ce n'est un secret pour personne que pendant ces jours de grands épreuves et de cruelles souffrances de l'aversion était née entre les parents et leur enfant.

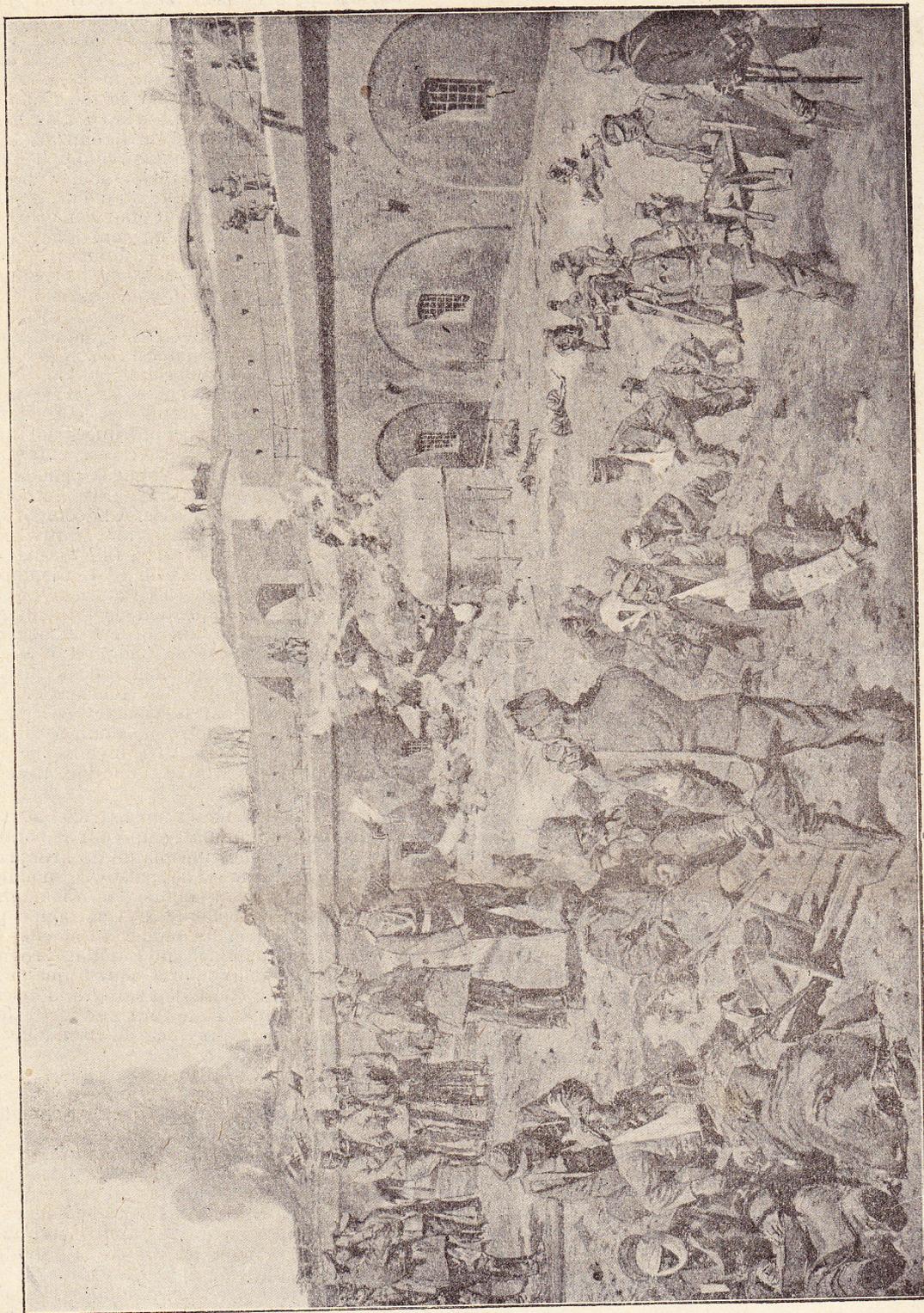
Le prince fit plusieurs voyages pendant son séjour à l'université de Bonn; entre autres pays il visita l'Angleterre et l'Ecosse. A la cour britannique il rencontra pour la première fois sa future femme, la princesse Augusta Victoria, fille du duc de Sleswig-Holstein, qu'il épousa en 1881. Bismarck a dû pousser le jeune homme à ce mariage par raisons politiques. Après l'unification de l'Allemagne, Bismarck travailla avec une ardeur inlassable à la consolidation intérieure de l'empire. C'était un de ses projets préférés d'attacher les anciens ennemis de l'empire, à la famille des Hohenzollern par des liens personnels. Pour réconcilier avec la Prusse, le prince du Sleswig-Holstein connu à cette époque sous le nom de Frédéric VIII, il conseilla au prince Guillaume d'épouser la fille du duc, il se déclara favorable à ce projet.

Le 15 juin 1888 il monta sur le trône, sous le nom de Guillaume II. Comme empereur il continua ce qu'il avait commencé en qualité de kronprinz : son séduisant programme de paix, ce n'était pas à tort qu'on lui avait donné en Allemagne et en Europe le nom de belliqueux. Une bonne politique exigeait que ce nom fut oublié aussi vite que possible. Dans un banquet au Landtag provincial de Brandebourg, deux jours après que Bismarck avait prononcé au Reichstag son grand discours politique en faveur de l'emprunt militaire, Guillaume porta un toast à la province de Brandebourg, où il dit :

« En traversant le Brandebourg lors des dernières manœuvres, j'ai pu me convaincre par les champs fertiles et par l'activité qui règne dans l'industrie et dans les fabriques, que la véritable base de la prospérité populaire git dans le travail productif. Je sais fort bien, que la grande multitude, surtout à l'étranger, m'accuse d'être ambitieux de célébrité, que je nourris des idées belliqueuses. Dieu me préserve d'une pareille légèreté criminelle! Je proteste avec indignation contre de pareilles accusations, mais messieurs, je suis soldat et tous les Brandebourgeois sont des soldats. Cela je le sais. Pour cela je désire terminer par les paroles que notre grand chancelier disait au Reichstag, qui nous donna le spectacle élevé de l'intime union d'une représentation populaire et du gouvernement :

Ces mots je les applique spécialement au Brandebourg : « Nous Brandebourgeois nous craignons Dieu et personne d'autres sur la terre. »

Et dans sa célèbre proclamation : « A mon peuple », il dit : « Je suis décidé à vivre en paix avec tout le monde, pour autant que cela est en mon pouvoir. Mon amour pour l'armée allemande et le peuple ne peuvent pas m'inviter à gâter les bienfaits



Episode de la guerre en Russie.

de la paix. » De pareilles tirades de rhétorique peuvent être citées à propos de toutes les périodes du règne de Guillaume II. Il prit en même temps constamment de nouvelles mesures pour le développement et l'affermissement de la situation militaire allemande.

Guillaume II posa volontiers. Quelqu'un écrivit de lui :

« Guillaume II croit dans ses poses au même degré qu'un grand acteur de théâtre en son rôle, c'est-

à-dire aussi longtemps qu'il joue. Ce n'est pas la seule ressemblance qui rapproche l'empereur des acteurs. Il a besoin, pour chaque geste, pour chaque action d'un nouveau décor. Et ce décor il sait le choisir avec la sûreté parfaite d'un bon régisseur, et d'un régisseur de la vieille école romantique.

Quand il inaugura avec sa suite l'église de la Délivrance (1898) à Jérusalem, il porta au-dessus de son uniforme un manteau blanc, coupé en habit de pèlerin; quand il croise dans les eaux du Nord, il



Episode de la guerre aux Balkans.

fait placer partout où il atterrit des monuments commémoratifs; il tient des discours enflammés... pour l'équipage de son navire. Il dit à ses soldats qui s'en vont en Chine : « Pas de pardon!... soyez aussi terrible que les Huns d'Attila! » Il apparaît comme un souverain oriental, au milieu d'un luxe éblouissant — il ne manque à Berlin que la douce atmosphère de Bagdad —. Quelques jours après il s'adresse jovialement à ses inférieurs. Il est artiste à sa manière — et cette manière est vraiment spéciale...; il est dominé général, philosophe, industriel, gouverneur, prophète et démagogue, tout ce que vous voulez et tout à son temps. Dans chaque révélation, il manque la conviction vivifiante qui attache, qui vient profondément du cœur et qui cherche le cœur des hommes. »

Il se sépara de Bismarck. Il eut une autre politique. Bismarck essaya encore au moyen de ses partisans à faire venir l'empereur à d'autres conceptions, mais inutile. Le 5 mars, l'empereur, à un dîner du Landtag provincial de Brandenbourg, tint un discours qui finit par ces mots : « J'écrase ceux qui se mettent en travers de mon travail. » Et on chuchotta partout : « Ça c'est pour Bismarck. »

Le conflit éclata à propos d'une loi contre les socialistes. Bismarck reçut alors un leader de parti qui vint l'entretenir de la question.

Le chancelier était évidemment épié.

On fit connaître cette visite à l'empereur.

Aussitôt qu'il eut eu connaissance de cet entretien, Guillaume se rendit le lendemain 15 mars au domicile du chancelier et le fit appeler. Bismarck avait travaillé très tard la veille, il était encore au lit. Il s'habilla à la hâte, sans prendre le temps de se livrer aux exercices physiques que lui avait prescrits son docteur, et se présenta devant l'empereur, qui l'invita en paroles acerbes à ne plus négocier avec les chefs de partis sans son autorisation. « Je ne peux pas me laisser interdire dans mes vieux jours de recevoir dans mes appartements des hommes influents du parlement, et je m'habituerai difficilement au contrôle de mon entourage » répondit Bismarck.

« Et quand votre seigneur vous le commande ? »

« La puissance de mon seigneur s'arrête devant le salon de ma femme. »

Deux jours plus tard Bismarck donna sa démission. Nous ne nous étendrons pas sur les multiples agissements de Guillaume. La question d'Agadir était la principale.

On sentit qu'un choc devait se produire en Europe, et ce choc vint.

L'empereur Guillaume était au gymnase de Cassel un élève moyen. Il est toujours resté une intelligence moyenne. Il n'a pas de talents, mais il possède deux qualités qui lui ont été extrêmement précieuses pendant son temps glorieux et qui lui ont toujours donné une apparence de génie : une ardeur infatigable et une mémoire phénoménale. Ces propriétés, qui dans la vie forment un pauvre bagage, il a su les exploiter d'une manière incomparable. Il les a exploitées en premier lieu pour affirmer la légende de l'empereur sage et grand, dans laquelle se complut sa vanité : avec des chimistes il parlait de chimie, avec Delitsch il discuta théologie, avec des architectes il traita des problèmes techniques d'architecture. Il parla de musique, de théâtre et de peinture, culture économique et sociale, des problèmes politiques, et toujours avec le même trésor de mots la même apparence de science. Son intérêt dans ces questions eut été de grande importance s'il n'avait pas été poussé par son incommensurable prétention de faire admettre son jugement superficiel comme une loi. Il imposa ainsi sa volonté à des artistes serviles, à des hommes de science sans caractère; nous en voyons les conséquences à Berlin où d'innombrables, de détestables horreurs sont placées par ordre formel du kaiser qui esima Reinhold Begas, supérieur à Michel Ange.

Un homme aussi vaniteux qui occupe une autre situation, a des milliers de flatteurs. Guillaume en a trouvé dix-mille. Aucun prince n'a été lié comme lui, qui prétendait cependant avoir un caractère indépendant, par les lâches serviabilités, par les opinières du bonnet, et les bassesses d'une cours à laquelle il ne put échapper.

Un de ses biographes atteste :

« Guillaume II possède encore une qualité personnelle qui l'a toujours bien servi dans sa politique



Les Canadiens quittent les tranchées pour aller à l'assaut.

de buts cachés : il est quand il veut un homme exceptionnellement aimable. Certaines personnes qui l'ont vu en des moments de bonne humeur l'ont dit même un charmeur. C'est à cause de cela certainement qu'il sut trouver dans sa vie de tous les jours comme dans sa politique des mots extrêmement affables qui surent dissiper dans son entourage toute trace de méfiance, mais ces mots agréables et ces actes aimables ne sont jamais spontanés chez un homme comme Guillaume et surtout ils ne sont jamais sans cacher une intention secrète. Il a couvert la France de sa politesse. Il télégraphie à madame Carnot à l'occasion de la mort du président; en cette circonstance il gracia deux officiers français qui avaient été condamnés à la forteresse pour espionnage. A l'occasion de l'incendie tragique en 1897 il télégraphie au président, en français cette fois-ci. Il télégraphie à madame veuve Felix Faure. Il favorise une rencontre d'officiers de marine française et allemande dans les eaux de la mer du Nord. Il tint un discours sympathique au champ de bataille de St-Privat. Il soutient la participation allemande à l'exposition de Paris. L'empereur boit au général Bonnot et à l'armée française et il envoie 10.000 marks à monsieur Loubet à l'occasion de la catastrophe de St-Pierre 1902. Et toutes ces servilités, toutes ces manifestations d'amitié et d'admiration n'ont d'autre conséquence que l'attaque de 1914.

Mais les paroles sont faciles à donner et l'empereur n'y regarde pas à quelques marks de frais de télégrammes. Quand nous revoyons chaque fois dans des souvenirs ou des considérations sur la vie de l'empereur combien celui-ci sut être charmant

et cordial, alors seulement nous sentons aussi combien il était intéressé et faux.

Guillaume a su profiter d'une façon heureuse des faiblesses de ses partis adverses, et particulièrement de son principal adversaire la France.

On sait comment il fournit à l'Angleterre un plan pour la guerre du Transvaal, alors qu'il feignait avoir de la sympathie pour les Boers; mais tout à coup ne voulut pas recevoir le vieux Krüger.

En 1914, il s'écria devant ses troupes au front Est : « L'Esprit de Dieu est descendu sur moi, parce que je suis l'empereur des Germains ! »

Nous savons comment 1914-1918 finit.

Guillaume II abdiqua.

Une autre nouvelle étonne tout autant : « L'empereur s'est enfui en Hollande ! » Le 10 novembre il arriva à Eysden, en Hollande, venant de Spa.

Nous empruntons au « Telegraaf » la façon dont il passa la frontière.

Le Dr Cahnter reçut de sa mère, à Eysden, une lettre, dans laquelle est décrite d'une façon caractéristique la manière dont le kaiser arriva. Nous en empruntons ce qui suit :

Eysden, 10 novembre.
(date historique.)

Qui nous l'avons vu, le grand empereur ! Il y avait ce matin vers 7 1/2 heures beaucoup de mouvement à la rue. Père ouvrit la fenêtre et demanda au voisin qui se trouvait devant la maison : « Qu'y a-t-il ? » — « L'empereur est à la gare. »

« St... s'écria papa, en fermant la fenêtre, il crut naturellement que le voisin lui dit une plaisanterie. Mais la rumeur à la rue continua et je lui dis :